

SOPHIE AVANT CATHERINE

L'ENFANCE ALLEMANDE DE SOPHIE

La mère de Sophie, future Catherine II, est Jeanne-Élisabeth de Holstein-Gottorp, arrière-petite-fille d'un roi du Danemark. Élevée à la cour de Brunswick, en Basse-Saxe (au centre de l'Allemagne actuelle), Jeanne-Élisabeth est mariée à quinze ans au prince Christian-Auguste d'Anhalt-Zerbst, de vingt-sept ans son aîné. Elle est la septième enfant d'une fratrie de dix frères et sœurs, et ses parents ont jugé utile de se débarrasser d'elle au plus vite. Son destin est donc de vivre auprès de son mari, dans un château délabré, à Stettin, capitale du duché de Poméranie (aujourd'hui située à l'extrême nord-ouest de la Pologne). Christian-Auguste est un homme rustique, luthérien strict et pauvre de surcroît. Il n'éveille aucun sentiment romantique chez la jeune femme. Elle le voit plutôt comme une sorte de père et continue d'accepter les invitations nombreuses et flatteuses des plus grandes familles des États allemands, pour s'extirper de la monotonie de sa vie conjugale.

Jeanne-Élisabeth, déçue par ce qu'elle considère comme une mésalliance, comprend vite qu'il lui faut trouver seule un autre moyen d'occuper un rang social plus en rapport avec ses aspirations. Elle mise sur ses enfants. Le gouverneur d'Anhalt-Zerbst, cousin de Christian-Auguste, n'a pas d'héritiers, et son frère aîné, Louis, n'est pas marié. Par conséquent, si Jeanne-Élisabeth avait le bonheur de donner naissance à un fils, celui-ci serait *de facto* l'héritier de son oncle. Grâce à ce fils espéré, elle pourrait assouvir ses propres ambitions et occuper une situation éminente.

Le 21 avril 1729, elle accouche difficilement, à dix-sept ans, d'une fille, Sophie. Il s'en faut de peu que Jeanne-Élisabeth en meure. Elle met plus de quatre mois à se remettre de cette épreuve physique et morale. Tant de douleurs, tant de souffrances, la mort évitée de justesse, pour mettre au monde une fillette chétive qui ne pourra pas lui offrir la vie mondaine si espérée, si attendue ! La déception de Jeanne-Élisabeth est grande. La

petite Sophie ne reçoit aucune affection maternelle. Dix-huit mois plus tard, sa mère accouche à nouveau, d'un garçon cette fois-ci. La jeune mère se voit briller dans la plus haute société grâce à ce petit Wilhelm. Hélas, l'enfant est de santé fragile. Jeanne-Élisabeth lui prodigue tous ses soins ; elle en oublie complètement sa fille aînée.

Sophie, mal-aimée par cette mère ambitieuse, gardera toute sa vie un souvenir douloureux de ces premières relations faites d'indifférence et d'abandon. Elle confiera plus tard dans son journal secret son désir d'égaliser les hommes. Cette injustice à l'égard des femmes, venant de sa propre mère, la fera réfléchir : il est bien difficile de se faire valoir dans une société masculine, voire au sein de sa propre famille. De plus, Sophie, petite fille espiègle, dotée d'un esprit vif, doit tôt comprendre qu'elle ne pourra pas compter sur ses charmes naturels pour espérer un mariage avantageux. Chaque jour, sa mère lui décoche des remarques désobligeantes sur son physique. Son nez ? Trop long. Ses traits ? Irréguliers. Son corps ? Trop maigre. Elle devra non seulement être aussi intelligente que les hommes, mais les dépasser en tout, être plus forte, plus brillante, plus instruite.

Dans sa petite enfance, la future tsarine souffre d'impétigo. Il faut lui couper les cheveux à plusieurs reprises afin de débarrasser son cuir chevelu de ses croûtes. À sept ans, une pleurésie menace de l'emporter. Elle est guérie, mais sa colonne vertébrale est déformée. « Mon épaule droite était devenue plus élevée que la gauche, l'épine du dos allait en zigzag et le côté gauche faisait un creux », écrira-t-elle plus tard dans ses *Mémoires*. Les médecins se déclarent incompetents. Une sorte de rebouteux se présente. Ce Raspoutine en herbe n'est autre que le bourreau de Stettin. Sa prescription est dure. Chaque matin, à six heures, une jeune fille à jeun doit venir frotter l'épaule de l'enfant en crachant dessus. Puis elle lui badigeonne le dos de salive. Sophie porte un corset qu'elle garde jour et nuit. Les semaines passent, les mois, puis les années. Au bout de quatre ans, le charlatan a gagné. Sophie a onze ans, son dos se redresse¹. Son apparence est cependant très loin de l'image plantureuse de la tsarine bien en chair que l'Histoire a retenue. Rapidement, elle décide d'abandonner

1. H. Troyat, *Catherine la Grande*, Paris, Flammarion, 2007, p. 10.

ses poupées et ses jouets d'enfant et de s'adonner aux activités « masculines », c'est-à-dire intellectuelles : les études, la lecture surtout.

Même si elle est issue d'une famille princière modeste, de second rang, ses parents estiment qu'elle doit recevoir une bonne éducation, qui lui permettra de concourir sur le marché matrimonial des meilleures cours européennes. Un professeur d'allemand l'instruit dans sa langue maternelle. Un professeur de danse lui apprend quelques pas mais veille surtout à sa gestuelle, à ses postures. Un pasteur luthérien obéit aux ordres sévères et stricts de son père. Un professeur de musique lui apprend que celle-ci est destinée à adoucir les dures mœurs du temps. Tous transmettent leurs connaissances, leur art, leur savoir-faire à la fillette. Catherine les étonne par la vivacité de son esprit. Ses professeurs remarquent qu'elle peut aussi désobéir – faculté qui lui sera essentielle. Ils notent son esprit critique, son immense curiosité et l'avidité de connaissances qu'elle manifeste à l'égard des enseignements dispensés.

Sa gouvernante, M^{lle} Cardel, une Française, fille d'un huguenot exilé en Allemagne, influence également beaucoup le cœur et l'esprit de la future impératrice. Élisabeth Cardel prodigue à Sophie l'affection maternelle qui lui manque. Elle devient « Babeth », sa préceptrice et la confidente de ses chagrins, qui l'écoute, la protège, la soigne, sèche ses larmes. Elle lui donne des conseils – le maintien à avoir, la conduite à tenir en société –, et elle s'occupe même de sa beauté : ce menton trop proéminent, il faut l'empêcher d'avancer encore davantage si elle ne veut pas ressembler à l'empereur Charles Quint !

C'est à Babeth que la future Grande Catherine doit sa véritable passion pour la langue et la culture françaises. La fillette lit tous les auteurs français du Grand Siècle : La Fontaine, Racine, Molière, Corneille. Elle les dévore. Elle les connaît par cœur. Elle doit aussi à Babeth son ouverture d'esprit, les prémices de sa grande tolérance religieuse et son aisance extrême en français, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral. Catherine, bien des années plus tard, choisira cette langue pour rédiger ses propres mémoires.

Dès son enfance, la petite Figchen, comme on l'appelait à la maison, ne pense qu'à une chose : coiffer sur ce cuir chevelu, autrefois si malade, une couronne ; pas une couronne ducale ou princière ; non, une vraie couronne : royale, impériale ; celle d'une souveraine.

TROIS COURONNES POUR UNE SEULE TÊTE

En 1739, la famille est invitée à Kiel. Une grande fête y est donnée par Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp, prince-évêque de Lübeck et, à ce titre, célibataire. Le neveu du prince-évêque, Peter-Ulrich, est présent. Il est né en 1728 à Kiel. Sa mère est Anna, fille de Pierre le Grand et de Catherine I^{re}, accorte paysanne. Elle est morte trois mois après la naissance de son fils. Le père de Peter-Ulrich vient de mourir lui aussi. L'enfant a été mis sous la tutelle de son oncle, le prince Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp.

Ce garçon, malingre et au comportement étrange, volontiers imbibé d'alcool, est l'héritier de trois couronnes : le duché de Holstein-Gottorp, par son père et son oncle ; le trône de Suède, par sa grand-mère paternelle, fille de Charles XI et sœur de Charles XII ; et enfin, il est, par sa mère, le seul descendant mâle en ligne directe de son grand-père Pierre le Grand, ennemi juré de Charles XII. Promis au trône de Suède, Peter reçoit une éducation luthérienne, stricte, imprégnée de la culture du nord de l'Europe.

Sa première rencontre avec Sophie est décourageante. Presque retardé mental, l'enfant chétif ne peut que la décevoir. Passionnée de lecture, d'histoire, férue de langues, la future Catherine la Grande ne voit en Pierre que ce qu'il est : un pauvre enfant de onze ans qui ne s'intéresse qu'aux exercices militaires et à la chasse, quand il ne joue pas à la poupée ! Catherine II écrira dans ses *Mémoires* :

« J'ai vu Pierre III pour la première fois lorsqu'il avait onze ans, à Eutin, chez son tuteur, le prince-évêque de Lübeck, quelques mois après le décès du duc Charles-Frédéric, son père (1739). [...] C'est alors que j'ai entendu dire à la famille assemblée que le jeune duc inclinait à la boisson et que ses entours avaient de la peine à l'empêcher de se griser à table; qu'il était rétif et fougueux; qu'il n'aimait pas ses entours et particulièrement Brummer; qu'au reste, il ne manquait pas de vivacité, mais qu'il était d'une complexion malade et valétudinaire. Réellement, la couleur de son visage était pâle et il paraissait maigre et d'une constitution délicate. À cet enfant, ses entours voulaient donner l'apparence d'un homme

fait, et, à cet effet, on le gagnait et le tenait dans une contrainte qui devait lui inculquer la fausseté depuis le maintien jusque dans le caractère¹. »

Rien ne pousse ces deux préadolescents de dix et onze ans l'un vers l'autre. Mais Sophie désire au fond d'elle-même un royaume; déjà, à son âge, elle sent en elle des forces intérieures qui l'incitent à vouloir gouverner une principauté – mieux, un royaume, et, qui sait, un empire! Le modèle familial qu'a connu Sophie compte beaucoup : une épouse forte et ambitieuse, qui dirige tout, et un mari effacé et simple. L'immaturité et le très faible niveau intellectuel de Pierre sont finalement un avantage aux yeux de Sophie : il jouera à la poupée, elle portera sa ou ses couronnes.

Le physique disgracieux de Pierre lui permet de se trouver elle-même plus jolie, plus fine, plus racée, plus belle, désirable même. Ses yeux, bleu foncé, ne commencent-ils pas à attirer quelques regards masculins posés sur ses premières formes d'adolescente malicieuse, ses seins qui s'arrondissent, ses jambes qui s'allongent? Georges-Louis, son oncle maternel, est même déjà prêt à l'épouser. Il lui fait une cour assidue, volant un baiser furtif au hasard de quelques rencontres – « à quelques embrassements près, tout se passa fort innocemment », avouera plus tard Catherine dans ses *Mémoires*.

UNE INVITATION INATTENDUE

Le 1^{er} janvier 1744, Sophie et sa mère sont attendues à Saint-Pétersbourg, d'urgence. La Russie? Une couronne? Une perspective impériale? C'est certes séduisant, mais cela lui paraît lointain, irréel, inquiétant même, car cela la contraindrait à quitter, à quatorze ans, la stabilité du monde connu. Mais sa mère a très envie de donner à sa fille – et à elle-même surtout, peut-être – la place qu'elle estime en rapport avec ses origines. Aussitôt, elle quitte son ennuyeux mari, vieillissant qui plus est, et ses deux jeunes enfants. Elle aime la vie mondaine, la fête et les succès auprès du sexe masculin. Ses enfants constituent pour elle un merveilleux alibi : c'est l'occasion de faire de beaux voyages à l'étranger pour les présenter aux

1. Catherine II, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 11.

différentes cours princières. Il est temps qu'ils voient leurs cousins, que leurs cousins les découvrent et les apprécient, qu'ils demandent leur main.

Jeanne-Élisabeth n'est pas une mère indigne, prête à abandonner ses enfants pour se divertir et fuir la vie austère d'un vieux château¹. La mort à douze ans de son fils adoré Wilhelm, maladif, fragile, l'a laissée inconsolable. C'est aussi une ambitieuse, mariée à quinze ans à un homme qui aurait pu être son père, un militaire aux principes rigoureux, qui n'a pu ni la comprendre ni la seconder. On peut donc lui accorder quelques circonstances atténuantes. Son attitude a pourtant marqué la petite Figchen à jamais. La première leçon reçue par Sophie de sa mère est celle-ci : une femme n'a pas beaucoup de possibilités pour obtenir ce qu'elle veut dans la vie ; elle doit par conséquent être un peu manipulatrice. Enfant, Sophie a détesté le mensonge ; adulte, elle s'y est complue, peut-être à cause du souvenir des mensonges de sa mère. Un jour, Jeanne-Élisabeth, qui veut retrouver son amant du moment, demande à Sophie de mentir à son père. Elle devra dire qu'elle désire voir sa grand-mère à Hambourg. Sophie joue le jeu. Christian-Auguste, soupçonneux, lui demande alors si l'idée de ce voyage ne vient pas plutôt de sa mère. « Oui », répond Figchen innocemment. Le soir même, sa mère dépitée la gifle violemment et lui assène : « Vous êtes stupide ! » Figchen est au contraire loin d'être sotte. Elle a bien compris l'intérêt personnel que sa mère porte à ce voyage. Déjà, elle teste les gens, se plaît à imaginer leurs réactions et vérifie ensuite la justesse de ses hypothèses dans la réalité. Cet art de deviner, de ressentir, de voir l'invisible et d'entendre le non-dit l'aidera tout au long de sa vie.

Pour l'heure, incrédules, les parents de Sophie lisent et relisent l'étonnante lettre écrite par Brummer, le conseiller de l'impréatrice de Russie :

« Par ordre exprès et spécial de Sa Majesté Impériale l'impératrice Élisabeth Pétrovna, je dois vous prévenir, Madame, que cette auguste souveraine souhaite que Votre Altesse, accompagnée de la princesse, sa fille aînée, se rende le plus tôt possible et sans perdre de temps dans ce pays, dans la ville où la cour impériale pourra se trouver². »

1. Au début, ils louaient un appartement en ville.

2. H. Troyat, *op. cit.*, p. 17.

Pourquoi cette invitation ? La tsarine Élisabeth de Russie, fille de Pierre le Grand, est étroitement liée à la maison princière de Holstein-Gottorp : d'une part, la sœur aînée de la tsarine, Anna, a épousé le duc de Holstein-Gottorp, et d'autre part, la tsarine elle-même a été fiancée avec l'un des frères de Jeanne-Élisabeth, mort de la petite vérole (variole) peu avant le mariage. La tsarine Élisabeth est éplorée. Les deux jeunes gens éprouvaient visiblement un attachement profond l'un envers l'autre, beaucoup plus sincère que dans la plupart des alliances royales. La tsarine a-t-elle été attendrie par les traits de son fiancé défunt qu'elle aurait retrouvés dans le portrait de sa nièce ? Ou n'a-t-elle été guidée que par des raisonnements politiques – choix de cette fiancée noble mais d'une famille que sa faible puissance rendrait docile ? Ce qui est certain en tout cas, c'est que la petite princesse Sophie s'est rapidement retrouvée au centre d'intrigues politiques au plus haut niveau des cours européennes.

La principale intéressée ignore tout de ces agissements autour de sa petite personne. Les lettres confidentielles volent d'un bout de l'Europe à l'autre, entre Zerst, où ses parents s'isolent pour lire les dépêches en cachette de leur fille, Berlin, d'où Frédéric II contrôle l'avancement de « l'affaire », et Saint-Pétersbourg, où Élisabeth s'impatiente de voir de ses propres yeux cette fiancée parfaite imposée à celui qui sera son successeur. Versailles se réjouit : une princesse allemande que l'on dit formée et élevée, « à la française », parfait ! La France de Louis XV est à la recherche d'alliés à l'intérieur de la cour de Russie car Élisabeth, volage en amour, l'est aussi en politique étrangère.

ENJEUX, INTRIGUES ET SUBSIDES

Frédéric II de Prusse, en cette année 1744, vient tout juste d'accéder au pouvoir après la mort de son père Frédéric-Guillaume I^{er}, le « Roi-Sergent ». Fort de cette armée paternelle et de son important trésor personnel de thalers, il nourrit de hautes ambitions et veut agrandir son pays. La Silésie, riche d'un million d'habitants, serait fort à son goût. L'Autriche voisine l'intéresse beaucoup mais Frédéric craint fort qu'Élisabeth ne décide de soutenir militairement Marie-Thérèse d'Autriche. Pour tenter de dominer

l'Europe continentale, Frédéric II a par conséquent besoin de s'assurer de la neutralité de la Russie. C'est pour cela que l'idée du mariage entre le grand-duc de Russie Pierre et une princesse allemande du Holstein lui plaît bien. Il comprend parfaitement que s'il protège et favorise la négociation, la docilité et le dévouement d'une famille princière pauvre lui serviront.

D'autant qu'en Russie, deux factions politiques intriguent autour d'Élisabeth I^{re}. L'une des deux est conduite par le chancelier Bestoujev-Rioumine, dont la politique étrangère favorable à l'Autriche et à la Grande-Bretagne domine le règne d'Élisabeth depuis ses débuts. Le chancelier œuvre pour imposer à l'impératrice le choix d'une princesse saxonne, Marianne, seconde fille du roi de Pologne, afin de rapprocher la Russie de l'Autriche et de l'Angleterre et de contrecarrer les plans français et prussiens. En pleine guerre de Succession d'Autriche et après ses premières victoires en Silésie, Frédéric II de Prusse s'efforce de trouver une alliance avec l'empire du Nord.

L'intérêt que l'impératrice de Russie manifeste soudain pour Sophie séduit Frédéric II, qui a même un moment songé à proposer la main de sa propre sœur à Pierre, bien que celui-ci lui semble dégénéré... Puis Frédéric s'est ressaisi, conscient que la mère de Sophie, ambitieuse, cupide et influençable, serait ravie de jouer enfin un « premier rôle » sur la scène diplomatique et ferait un bon intermédiaire allemand à Saint-Petersbourg. Une sorte d'agent qui accepterait volontiers mission diplomatique et subsides prussiens¹. Le père de Sophie profite de l'aubaine matrimoniale, lui aussi : le voilà promu feld-maréchal, tandis que Jeanne-Élisabeth et Sophie sont à Berlin. C'est le célèbre peintre Antoine Pesne qui réalise le beau portrait de Sophie destiné à être présenté à la cour de Russie. Ce tableau est financé par le roi de Prusse en personne, preuve de tout l'intérêt de Frédéric II pour le devenir de la jeune princesse allemande.

Frédéric II, toujours très bien renseigné, a été parmi les tout premiers à être au courant de la dépêche d'Élisabeth partie pour Zerbst, où la famille d'Anhalt-Zerbst est installée. Il est si bien informé que sa propre dépêche arrive au château de Zerbst à peine deux heures après celle de la tsarine ! Jeanne-Élisabeth est aux anges, elle n'en croit pas ses yeux. La nouvelle

1. « La princesse Jeanne-Élisabeth sera une corde de plus à son arc pour culbuter Bestoujev », lettre de Mardefeld à Frédéric II, in *Correspondance politique*, t. 3, p. 11.